

Louis-Phillippe Hébert, Natalie Jean, Jade Bérubé

Michel Lord

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2009). Compte rendu de [Louis-Phillippe Hébert, Natalie Jean, Jade Bérubé]. *Lettres québécoises*, (134), 35–36.



☆☆☆☆

Louis-Philippe Hébert, *La bibliothèque de Sodome*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 256 p., 17,95 \$.

Une prose vigoureuse pour esprits forts

Grand iconoclaste littéraire, Louis-Philippe Hébert a publié des textes-chocs dans les années 1970.

En 1987, j'écrivais dans le tome V du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*: « Pour ceux qui veulent se retremper dans la modernité, telle qu'elle se pratiquait au Québec au début des années soixante-dix, *Le roi jaune*, les *Récits des temps ordinaires* et *Le petit Catéchisme* de Louis-Philippe Hébert offrent une pâture appropriée. » (p. 779)



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Près de quarante ans plus tard, l'auteur ne s'est pas nécessairement assagi, mais il a choisi une voie moins opaque et fragmentée, plus lisible et liée pour pratiquer le discours narratif bref. Cette luminosité de l'écriture ne rend l'œuvre que plus étonnante encore, spectaculaire même. Dans la plupart des six longues nouvelles de *La bibliothèque de Sodome* règne une atmosphère hyperréaliste, jusque dans la finale où le discours semble alors sortir de son cadre, de ses gonds, pour basculer dans un onirisme et parfois une sauvagerie cauchemardesques.

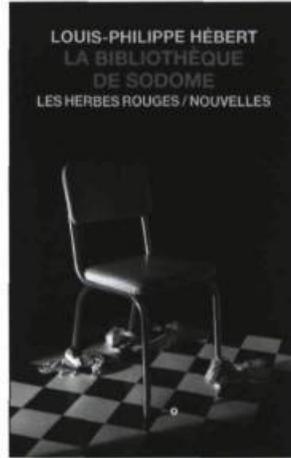
LE DÉNOMINATEUR

En ouverture, « I love! the Devils » fait d'abord penser à une sorte de *road story*, où un chauffeur de camion, amoureux fou d'une femme, lui achète une casquette qu'elle refuse de porter. La fin, que le récit enlevant, rempli d'humour noir et léger parfois ne laisse pas deviner, est apocalyptique et sanguinaire.

Le procédé se répète d'une tout autre façon dans la nouvelle éponyme, « La bibliothèque de Sodome ». Hébert s'amuse visiblement à camper le directeur de la Grande Bibliothèque dans ce M. Bi, bibliothécaire et bisexuel, qui voit se détacher des plaques de verre qui tombent sur le trottoir. Ce temple du livre qui tombe en ruine est par ailleurs le lieu d'une réflexion sur la fin du livre, avec ce seul lecteur qui finit par enduire M. Bi d'essence et s'immoler avec lui par

le feu. Une mort exquise et atroce à la fois, comme au terme du procès d'une société de plus en plus insignifiante. Du grand Hébert.

Les choses sont plus scatologiques dans « Une idée renversante », nouvelle en forme d'article scientifique rédigé par un médecin sur le cas d'un enseignant de physique obsédé par Newton et le principe de réversibilité. Au terme de sa carrière, il fait une dépression et se met à manger ses excréments. Le récit, mené de main de maître, donne de nouveau à voir un autre parcours en forme de chute catastrophique.



L'ÉPURE

Dans « Je suis allé aux portiers de l'enfer et le diable n'a pas voulu de moi », Hébert exploite la forme épistolaire, un Américain écrivant une longue lettre à une Québécoise de Rimouski où il évoque un printemps passé dans la forêt alors qu'il était encore enfant. Il s'y produit de belles et de moins belles choses, qui appellent à la vengeance dans les décennies subséquentes. Sous la perfection de l'écriture se tisse un récit fort complexe, érotique et criminel dont aucun résumé ne peut rendre compte adéquatement.

« Un laboratoire de motilité » est quant à elle une double histoire érotique et médicale bizarroïde, décrite presque cliniquement, tandis que la nouvelle de clôture, « Le ver est dans la pomme », se fait encore érotique — certains diraient sans doute porno — versant incestueux et morbide.

Visiblement, Louis-Philippe Hébert a évolué vers des formes plus transparentes, mais pas nécessairement plus simples. Pour esprits forts qui ne craignent pas la prose vigoureuse.

1. Note à l'éditeur : à la place du mot *love*, il y a l'image d'un cœur.

☆☆☆☆

Natalie Jean, *Je jette mes ongles par la fenêtre*, Québec, L'instant même, 2008, 159 p., 20 \$.

Un bonheur de lecture

Ce recueil au titre bizarre est certainement une des plus belles découvertes de l'année 2008.

Issue des arts visuels, Natalie Jean n'aura pas de difficulté à se faire accepter dans le monde littéraire. Avec ce premier recueil, elle manifeste déjà une assurance et une aisance dans l'écriture narrative brève. S'il est

un mot qui m'est venu à l'esprit en cours de lecture, c'est celui de *bonheur*. Bonheur de lire ces onze nouvelles sur le bonheur. La nouvelle évoque certes des moments de détresse, de malheur, mais c'est l'image du bonheur qui surnage, qui triomphe au bout du compte.

ESTHÉTIQUE DE LA NOUVELLIÈRE

Il y a ainsi ce caméraman, dans « Focus », qui tombe follement amoureux d'une femme qu'il filme. D'abord indifférent, il s'enflamme lorsqu'elle se déshabille sur le plateau. Il la suit partout dans la ville de Québec, la perd, la retrouve. La finale demeure ouverte : elle sera peut-être sa « future blonde ». Rien n'est certain, mais tout est possible.

La nouvelle intitulée « Détails », remarquable, signale dans son titre en partie l'esthétique de la nouvelle. Elle a aussi la curieuse caractéristique d'offrir dans sa dernière phrase le titre du recueil. La narratrice y fait alterner des moments de son présent et d'autres de ses années en Afrique où son amant voulait lui interdire de lancer ses cheveux aux quatre vents. À la fin, désinvolte, elle se coupe les ongles et les jette par la fenêtre. Images de belles dérives de la pensée, de liberté, de bonheur.

Certains personnages pourraient être malheureux mais, chez Jean, tout se transmue en beauté. Ainsi, dans « Contraste », le narrateur, un ambulancier noir, décrit certaines des scènes où il éprouve des sentiments terribles. Il est grand, fort, mais tendre et sensible. Il contraste avec ce qui lui arrive, les accidentés, les blessés, et ce qu'il est, un homme différent, mais heureux dans son milieu québécois.



NATALIE JEAN



LE SENS DE LA VIE

« Le son du sourire » est un fort beau récit de bonheur simple vécu par un jeune homme éprouvé par la vie, mais qui a été adopté par une femme bonne et généreuse. Devenu jeune littéraire et pianiste, il a du ressort et possède lui aussi l'art de tout transformer en beauté et en bonheur. Parfois la transformation est jugée inutile. Dans « Rouge », la narratrice refuse de se maquiller, de masquer sa beauté. Le rouge du titre renvoie au maquillage, masque de fausseté, ainsi qu'aux lèvres naturellement rouges de la fille dont « la bouche [est] d'un vrai beau rouge, gonflée de sang, pulpeuse, enflée de baisers » (p. 79). « Concours » montre une narratrice certes moins heureuse, et qui s'interroge sur le sens du monde à une époque où cela est difficile à saisir. Mais elle cherche à comprendre. Elle est à l'écoute du monde, par le truchement de la radio, relève les bêtises qui s'y disent, note les horreurs dont on parle, la guerre surtout. Au terme du parcours, elle trouve la « solution [qui] viendra des hommes et [des] femmes, parce qu'ils sont ensemble » (p. 102). Le bonheur, simple, est toujours à portée de la main chez Jean. Dans « L'odeur de la poudre », longue nouvelle écrite comme un suspense, on s'attend au pire. Il y a bien une vengeance vingt ans après une tentative de viol, mais elle est plutôt douce. La narratrice est douée pour le bonheur, et la nouvelle se termine même sur une recette avec beurre, ail, crème fraîche, le tout arrosé d'un Corbières 2002.

La nouvelle de clôture est emblématique de la vision du monde de Natalie Jean. « Émile et Marguerite » s'offre comme une conversation entre des amants qui se querellent gentiment sur des riens, mais aussi qui abordent de grandes questions — la beauté, l'amitié — sur un ton léger, adouci par leur amour profond.

Ces quelques remarques rendent à peine compte du bonheur de lecture que procure ce recueil qui offre en long et en bref des variations esthétiques très stimulantes sur l'art de vivre.

✘
Jade Bérubé, *Le rire des poissons*, Montréal,
Marchand de feuilles, 2008, 69 p., 17,95 \$.

Le style qui tue

Pas facile de rendre compte de ce petit recueil qui cherche à raconter sans doute quelque chose — mais quoi ? mystère — que le discours s'ingénie plateamment à obscurcir.

La nouvelle intitulée « Nouveau le Mexique » commence ainsi : « Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ? Car enfin quoi sous les bas de nylon et quand le scotch me tourne la



JADE BÉRUBÉ

tête tu dis quand tu es rentrée toi ? Je ne sais plus. Les aiguilles et tout ça, le temps en sablier comme à la plage, je n'ai pas répondu. Pour moi les mots m'accusent, non, tu crois ? » (p. 11)

Plus loin, ceci : « J'ai raté la tagine ce sont les réunions et la vie. » Et ceci encore : « Je n'ai pas le courage de boire un café quand il y a des reflets sur la fenêtre comme sur les cols de chemise. » (p. 11)

Ailleurs, dans « Les grands singes », ceci : « J'en chie de l'analyse. Mon engrais à vendre. Je regarde avec envie la douceur d'être une vache. » (p. 18)

Dans « La cour d'école » : « Ils fomentent par la bouche ils souffrent. » (p. 25)

Dans « La raie Manta » : « Il a souri tristement devant une connivence inconnue. » (p. 49) Et ceci : « Sa raison lui avait toujours semblé aussi fragile qu'un œuf au plat au sommet d'une tête. » (p. 50) C'est le bouquet.

On aura compris que ces « nouvelles » amphigouriques, rédigées en baragouin pseudo-poétique, n'entrent pas dans ma liste des œuvres nobélisables.